

De Kemet à l'autre rive de l'Equateur

Noël OBOTELA Rashidi

Deux auteurs, deux ouvrages et deux itinéraires qui plaident tous pour l'identité africaine et le rejet des préjugés. Autant l'appartenance à un territoire ou à un espace donné forme un droit inaliénable, autant les préjugés demeurent un facteur négatif capable de briser la convivialité, le vouloir-vivre-ensemble et la connaissance de l'autre.

« Africa Must Unite ! », avait déjà écrit l'Osagyefo Kwamé N'Krumah. Bien avant lui, Marcus Garvey avait sérieusement milité pour le retour des Afro-Américains sur la terre de leurs ancêtres. Pour A. Chauprade, « *les peuples sont enracinés par l'histoire dans des territoires déterminés* » ⁽¹⁾. Ki-Zerbo rappelle aux Africains que « *sans identité, nous sommes un objet de l'histoire, un instrument utilisé par les autres : un ustensile* » ⁽²⁾.

C'est pour éviter de devenir « un ustensile » que deux auteurs livrent leur vision sur le double défi à relever par les Africains. S'identifier à ses origines tout en maîtrisant les us et coutumes de l'Autre constitue le challenge de Luka Lusala lu ne Nkuka et Bernard Fansaka Biniama.

L'Afrique, incontestable berceau de l'Humanité

D'aucuns n'ignorent que la polémique sur l'antériorité de la civilisation africaine a longtemps dominé le débat scientifique. Depuis Hegel jusqu'à Cheikh Anta Diop, beaucoup d'eau a coulé sous le pont de la vérité historique. Pourtant, affirme Ki-Zerbo, « *l'Egypte est la fille naturelle des premiers temps de l'Afrique en tant que berceau de l'humanité, bien qu'on ait essayé de décrocher le*

(¹) CHAUPRADEA, *Géopolitique : Constantes et changements dans l'histoire*, 2e édition, Paris, Ellipses, 2003, p. 204.

(²) KI-ZERBO J., *A quand l'Afrique ? Entretien avec René Holenstein*, Editions de l'Aube, 2004, p. 8.

(³) Idem, p. 10.

(⁴) LUSALA luneNkuka Luka, «De l'origine égyptienne des civilisations négro-africaines. III Une étude afrocentrique de deux contes d'éloge de l'habileté», *Congo-Afrique* (mai 2005) n° 395, pp. 303-312 ; «De l'origine égyptienne des civilisations négro-africaines. I. Une étude afrocentrique des deux mythes (de Nzala Mpanda chez les Bakongo et d'Osiris dans l'Égypte ancienne)», *Congo-Afrique* (mai 2005) n° 393, pp. 167-178 ; «De l'origine égyptienne des civilisations négro-africaines. II. Une étude afrocentrique du pouvoir dans les deux légendes de Mungalo et d'Hathor», *Congo-Afrique* (avril 2005) n° 394, pp. 236-248 ; «De l'origine égyptienne des civilisations négro-africaines. IV. Une étude afrocentrique de deux contes sur la Vérité et le Mensonge», *Congo-Afrique* (juin-juillet-août 2005) n° 396, pp. 366-376. La recension porte sur un ouvrage de Théophile Obenga, *Congo-Afrique* (décembre 2006) n° 410, pp. 503-505.

(⁵) M. K. ASANTE, *Kemet, Afrocentricity and Knowledge*, Trenton, N.J., Africa World Press, 1990, p. 92, cité par Lusala lu ne Nkuka Luka, p. 7.

pays des pharaons de l'Afrique en prétendant qu'il fait partie du Proche-Orient » (³).

L'égyptologue Luka Lusala lu ne Nkuka a déjà publié quatre articles et une recension sur cette question dans la revue *Congo-Afrique* (⁴). Il y revient avec une livraison intitulée «De l'origine kamite des civilisations africaines : Lecture afrocentrique de quelques récits» (Paris, Editions Menaibuc, 2008, 130 pages).

L'Auteur se fonde sur l'argument de Molefi Kete Asante selon lequel « toutes les sociétés africaines trouvent en Kemet une source commune pour des idées intellectuelles et philosophiques » (*all African societies find in Kemet a common source for intellectual and philosophical ideas*) (⁵). Il va ainsi à l'encontre des affirmations controversées de G. W. F. Hegel. Pour Lusala, il est inconcevable d'étudier Kemet (Égypte) en dehors de l'Afrique. Autrement dit, l'unité de l'Afrique doit être préservée.

Il mentionne ceux qui ont reconnu l'unité de l'Afrique. « Jean-François Champollion, le père de l'égyptologie, avait bien reconnu dans les anciens Egyptiens des indigènes de l'Afrique » (p. 8). Il en est de même de Cheikh Anta Diop qui avait perçu l'unité de l'Afrique (p. 10). D'autres auteurs, tels Serge Sauneron, Théophile Obenga et Aboubacry Moussa Lam, « ont travaillé ou travaillent pour comprendre les civilisations africaines non en les opposant les unes aux autres, mais en les interrogeant les unes sur les autres » (p. 12).

L'Auteur de cet ouvrage structuré en neuf chapitres inscrit sa recherche dans la lignée de ces chercheurs «qui voient dans les anciens Egyptiens des indigènes de l'Afrique et dans les sociétés africaines précoloniales des héritières de Kemet. Notre but est d'aider les gens à avoir une intelligence juste de l'Afrique, éloignée des hypothèses, fantaisistes, des égyptologues et des ethnologues eurocentristes sur une Afrique dont ils ne maîtrisent pas les réalités malgré la grosseur habituelle de leurs ouvrages, faute d'avoir un angle de vue correct» (p. 13).

Lusala a focalisé son attention sur l'étude des récits dans la mesure où « ils appartiennent à la culture populaire, sont difficilement modifiables et ont l'avantage de garder les traces de leurs lointaines origines » (p. 13). Il s'est particulièrement intéressé aux récits de Kemet, du Congo (Kongo, Cokwe), du Gabon (Fang), du Mali, du

Nigeria (Yoruba), du Sénégal, Bénin (Fon). Les lecteurs ayant eu l'opportunité de parcourir ses publications antérieures se retrouveront facilement. Il le précise d'ailleurs en signalant que les quatre premiers chapitres ont déjà été livrés dans « *Congo-Afrique* ». Nous l'avons déjà signalé plus haut.

La méthodologie utilisée a été mise au point par Asante. Elle repose sur trois paradigmes : étymologique, catégoriel et fonctionnel. « Le paradigme fonctionnel représente les besoins, la conduite des affaires ou des événements et l'action. Le paradigme catégoriel concerne les schémas, la division des sexes, les classes sociales, les thèmes et la documentation. Le paradigme étymologique traite du langage, particulièrement en termes d'origine des mots et des concepts » (p. 14).

L'Auteur termine en affirmant avec conviction qu'« *une chose est claire désormais depuis les publications de Cheikh Anta Diop : il nous faut tourner vers Kemet pour nous comprendre comme Africains* » (6). Par cette publication, il a apporté sa contribution à ce combat pour la reconnaissance de l'identité africaine et le recul des préjugés eurocentristes (7). C'est justement contre les préjugés que s'insurge la seconde contribution.

Le combat contre les préjugés demeure permanent

Face à la persistance de l'incompréhension et des idées reçues, B. Fansaka Biniamina recommande une ligne de conduite à suivre dans son ouvrage. Pour l'auteur de « *L'autre rive de l'Equateur* » (Paris, Editions Le Manuscrit, 2007, 231 pages), « le comportement à adopter est une attitude de salut : il consiste en une volonté réelle de chercher à se connaître, de se critiquer pour mieux s'orienter vers un objectif plus utile à tous, de s'observer pour trouver ce qu'on peut mettre en commun. Voilà la nécessité des romanciers (poètes, dramaturges) explorateurs qui feraient connaître le peuple africain à lui-même ou qui aideraient les frères Africains à se découvrir. Tout en maintenant un œil sur l'Occident, l'Africain doit placer ses yeux sur ses voisins, sur ses frères de peau, sur les autres enfants de la Mère noire ou Mère Conscience qui a déclenché le mouvement littéraire d'exploration du Noir par le Noir » (p.10).

(6) Lusala lu ne Nkuka Luka, *De l'origine kamente des civilisations africaines...*, p. 120.

(7) Pour ceux qui s'intéressent à l'œuvre de Cheikh Anta Diop, ils peuvent consulter Théophile Obenga, Cheikh Anta Diop, Volney et le Sphinx: Contribution de Cheikh Anta Diop à l'Historiographie mondiale, Paris, Présence Africaine/Khepera, 1996, 484 pages.

Cet ouvrage comprenant huit chapitres est un récit romancé qui « traite des us et coutumes du Cameroun, tels que vus par un autre Africain » (p. 10). L'Auteur stigmatise ce comportement consistant à tourner principalement le regard vers l'Occident, à mieux connaître la France que les pays voisins immédiats. Le séjour effectué par Mlle Tshi, l'héroïne de ce récit, exhume autant d'éléments qui séparent les Africains entre eux. Progressivement, les doutes et interrogations du début font place à des découvertes enrichissantes.

Des idées reçues sur l'Autre

Dès son arrivée en Camerland, Mlle Tshi a été soumise à une foule de questions sur son pays et sur ses capacités à aborder les études pour lesquelles elle s'est inscrite. A chaque détour, il s'agit d'un barrage d'idées reçues :

- « Il paraît que le pays d'où tu viens est composé d'un peuple de danseurs. Vos musiques et vos danses sont les plus emballantes que je connaisse. De là à l'étude de la gestion, je ne vois pas de lien... » (pp. 38-39).
« N'est-ce pas dans ton pays qu'on danse du matin au soir ? » (p. 57).
- « Dans mon pays, on danse et on étudie. On danse beaucoup aux lieux indiqués pour la danse ; on étudie beaucoup aux lieux d'études ; on se concentre là où il faut, de même qu'on se détend là où cela s'impose. N'en est-il pas de même pour les autres pays du monde ? ». Et d'ajouter que les préjugés tuent, assassinent... » (p. 58).

Un individu venant d'un « pays où l'on danse du matin au soir peut-il réaliser des performances aux études ? Les uns et les autres avaient, à l'égard de Mlle Tshi, des appréhensions sur ses résultats. Ils étaient convaincus qu'elle ne pourrait être à la hauteur (pp. 70-71). En obtenant aux examens la moyenne de 15,5 sur 20, elle laissa tout le monde pensif.

Cet exploit fit dire à Bissec, un de ses collègues : « Ce n'était qu'un préjugé. Nous avons été habitués à croire qu'un peuple qui chante et danse est souvent un peuple médiocre ou du moins pire que nous (...). Pour moi, le temps des préjugés, des fausses distances et des complexes entre les enfants d'une même mère est passé. Il faut commencer une saison d'unité réelle » (pp. 126-127).

Percevoir la mondialisation sous toutes ses formes

Mlle Tshi considère la régionalisation comme le premier préalable de la mondialisation. Trois étapes caractérisent ce pas initial : « d'abord, dissiper les préjugés ; ensuite, se connaître mutuellement ; puis, poser des actes concrets qui favorisent cette connaissance (...). Je rêve de ne pas retourner chez moi en avion, mais en voiture sur une belle autoroute construite dans l'idée de relier des pays voisins de l'Afrique Centrale. C'est là que commence la mondialisation » (p.135).

Cette mondialisation se heurte aussi aux us et coutumes difficiles à effacer du revers de la main. Voyager par voie de surface signifie, comme l'a souhaité Mlle Tshi, qu'on soit préparé à affronter des anecdotes qui surviennent à ceux

qui se déplacent. L'ouvrage comporte quelques histoires rencontrées dans les gares :

- « Une fois comme ça, j'ai donné un billet de 2000 Francs à une vendeuse de bananes. J'en voulais pour 600 Francs. Elle a tourné en rond, et dès que le train a commencé à partir, elle a filé... !
- « Il y a d'autres qui font le faux ! Un jour, j'ai acheté des mandarines ici... Elles étaient très belles, vertes et luisantes à souhait. Elle (la vendeuse) en vendait 5 pour 200 Francs. Quand le train a démarré, j'ai voulu les manger. C'était amer ! Oui, ce sont les mandarines du cheval ! nous apprit une autre femme. Il y en a même qui attachent la boue et viennent vendre ça sous forme de mets... » (pp. 149-150).

La mondialisation, c'est non seulement les aspects modernes à maîtriser, mais aussi les cultures locales qu'il faut comprendre et parfois adopter sans arrière-pensée.

Des conseils utiles aux étudiants

Partie au Camerland (Cameroun) pour étudier, Mlle Tshi a connu le parcours du combattant imposé aux apprenants. L'université, c'est une autre vie qu'elle découvre. Fini le maternage du primaire et du secondaire, « désormais, on insiste sur la responsabilité personnelle. Avec l'université, vient l'âge adulte » (p. 61).

L'héroïne de ce roman a adopté un rythme de travail époustouflant. Elle a su allier l'utile à l'agréable, et ses collègues en ont été marqués. Elle avait un objectif : réussir. En effet, dit-elle, « aux études, nul n'a le droit de vivre au brouillon. Les études valent la peine, pourvu qu'on sache harmoniser les occupations, les saisons et les projets de vie. Je suis aux études, mais je continue de vivre ! » (p. 222).

« Le péché de l'université, pour un étudiant, c'est d'avoir sa façon de fréquenter l'université, de la vivre et de la quitter ». Deux voies de sortie s'offrent à l'étudiant : ou bien, « demander son inscription au départ et solliciter un emploi à la fin après avoir choisi volontairement de soutenir son travail à n'importe quel moment de l'année » ; ou bien, « opter pour une session unique en juin » (pp. 223-224). Tout chercheur désireux de se retremper dans la méthodologie de la recherche consultera utilement cet ouvrage qui donne l'itinéraire à suivre par un étudiant.

En cause, l'idéal panafricain

Les deux auteurs nous ramènent au débat en cours qui voit le continent africain ballotté entre l'ouverture panafricaine et le repli à l'intérieur des frontières nationales. La perspective de mettre en place un gouvernement continental a préoccupé les Chefs d'Etat et de gouvernement lors de deux derniers Sommets de l'Union Africaine. Aujourd'hui, ce projet se heurte à bien des obstacles à la fois subjectifs et objectifs.

Au-delà des blocages actuels, ne faut-il pas remonter la roue de l'histoire pour saisir l'essence de l'identité africaine ? L'exercice auquel nous invite Lusala rentre dans ce contexte. Le recours aux récits du terroir africain montre à quel point les ressemblances demeurent frappantes ou, mieux, combien les sources convergent à travers les thèmes.

Ce qui signifie l'existence de créneaux communs susceptibles de contribuer à l'unification, tels les mythes de la mort et de la résurrection, de la vache coléreuse et du bœuf aux cornes magiques, de l'éloge de l'habileté, de la vérité et du mensonge, de la création, du chien-guide, des enfants surdoués, des rois illuminés, de la révélation des secrets. Quelles que soient nos diversités, ce sont là autant d'éléments culturels qui militent pour cet appel à l'unité.

Cette réunification se fera-t-elle par-dessus le sacro-saint principe de l'intangibilité des frontières ? Sur ce point, Bernard Fansaka Biniama donne, dans son roman, une leçon de dépassement et une invitation à ne pas se sédentariser, mais à « s'évader » utilement en ramenant d'un tel périple une somme d'enseignements capables de bousculer les préjugés. Il s'agit encore d'une interpellation à tous ces jeunes qui risquent leur vie à braver les dangers de la Méditerranée où ils meurent par milliers pour l'amour de l'Occident, en laissant derrière eux l'Afrique et sa diversité. Il s'agit, enfin, qu'en dépit de nos différences, l'analogie de nos cultures peut inciter au rassemblement.

Les deux auteurs usent d'une écriture facile à décrypter par le lecteur le plus ordinaire.

Noël OBOTELA Rashidi